


CLARENCE GAGNON

Clarence Gagnon naît à Sainte-Rose en 1881. Attiré très jeune par la peinture, après que sa famille se soit installée à Montréal en 1891, il s'inscrit à l'École du Plateau où enseignent des peintres et des sculpteurs. A l'âge de seize ans, il suit les cours de Brymner à l'Art Association de Montréal de 1897 à 1900. Brymner aura une influence déterminante sur l'orientation de sa carrière. Puis Gagnon commence à peindre de façon autonome dans Charlevoix, mais sent bientôt le besoin de se perfectionner et d'élargir ses horizons, double tâche qu'il remplit par un séjour d'études de deux ans à l'Académie Julian de Paris, en 1904 et 1905. Cette formation académique le pousse indirectement vers l'exploration de la manière impressionniste, dont témoignent, avec finesse, les œuvres créées à cette époque.

Graveur hors pair, Clarence Gagnon produit, lors de ses premiers séjours européens, une série d'estampes témoignant d'une grande maîtrise de ce médium. Il réalise la presque totalité de son œuvre gravée, principalement des perspectives de France et de Venise, entre 1904 et 1910. Souvent, il dessine sur la plaque de métal, devant le motif. Il complète ensuite la composition en atelier, s'aidant parfois de photographies. Sans réinventer un genre ou une technique déjà populaire, ses paysages gravés se démarquent par leur dessin efficace et par de riches clairs-obscurs à la manière de Rembrandt. Les amateurs reconnaissent leur qualité expressive hors du commun et Gagnon, qui tire lui-même ses épreuves, doit continuer à répondre à leurs demandes jusqu'au milieu des années 1920. C'est aussi à Paris qu'il produit ses célèbres illustrations pour une édition de luxe du roman de Louis Hémon, "Maria Chapdelaine", et d'autres planches en couleurs encore plus remarquables pour "Le Grand silence blanc" de Rouquette en 1928.

Clarence Gagnon nous éclaire ainsi sur sa conception de l'art. Certes, il tient tout d'abord à ce que l'art imite la nature. "...la représentation de la forme, dans n'importe quelle œuvre d'art graphique ou plastique, doit être assez naturelle pour être reconnue facilement". Mais il est conscient des exigences propres de la forme. Il cite ce beau mot d'Andrea del Sarto, peintre de la Renaissance : "L'art est une émotion qui traverse la pensée et se fixe dans la forme". L'expression de nos émotions passent nécessairement par la forme et c'est en elle que réside en dernière analyse, la valeur de l'œuvre.

A son retour au Québec, en 1909, l'artiste en arrive rapidement à constater les différences de lumière et de couleur propres aux paysages de la Seine et de la Bretagne, et à ceux du fleuve Saint-Laurent et du paysage des Laurentides. Son originalité et sa principale source d'inspiration, Clarence Gagnon les trouve en l'un des plus beaux points de rencontre entre le fleuve Saint-Laurent et les plus vieilles montagnes du monde, soit à Baie Saint-Paul, entre l'unique Île-aux-Coudres et le massif forestier de Charlevoix.



A partir de ce moment-là, il développe sa méthode de travail, qui consiste à faire un nombre considérable d'esquisses sur des petits panneaux de bois de 15 par 23 centimètres, pour la plupart, ainsi que des dessins et des photographies. Ce matériel de base i.e. des pochades, lui sert pour entreprendre des toiles de grandes dimensions, dans son atelier de Paris où il est parfaitement installé. Cette documentation d'une extrême importance, à laquelle il peut se référer sans cesse lui est particulièrement utile dans son travail d'illustrateur pour "Le grand silence blanc" et "Maria Chapdelaine".

C'est vraisemblablement à son retour à Paris à la fin de 1909, que Gagnon rencontre, par ses présentations au Salon du Printemps, un marchand, A.M. Reitlinger, propriétaire d'une des grandes galeries d'art de Paris, située au 12, rue de la Boétie, quartier nouveau et très à la mode. Ce dernier devient son principal vendeur à Paris et propose à Gagnon une exposition solo, ce qui est une chance extraordinaire, et surtout une reconnaissance "officielle" tant recherchée par Gagnon. Cette exposition est pour l'artiste la plus importante de toute sa vie. La parution du "Grand silence blanc" et de "Maria Chapdelaine" a un impact beaucoup plus étendu, mais jamais Gagnon n'aura une autre exposition solo chez un des plus importants marchands de tableaux. Durant les trois années suivantes (1910-1913), il prépare cette rétrospective. Il laisse tomber, certainement sur les conseils de Reitlinger, ses sujets européens, et s'attaque comme le dit le catalogue de l'exposition, aux "paysages d'hiver dans les montagnes des Laurentides au Canada". Au Canada, c'est plutôt les sujets européens de Gagnon qui se vendent bien. Des deux côtés de l'Atlantique c'est l'exotisme qui prime. Gagnon, comme la plupart des artistes de son temps, n'a pas le choix: il doit s'exiler pour réussir.

Clarence Gagnon a toujours un tempérament foncièrement indépendant, plus heureux dans la solitude de son atelier parisien de la rue Falguière ou dans la montagne sise derrière le village québécois de Saint-Joachim, qu'il ne l'est en fréquentant, à Montréal, le Groupe du Beaver Hall ou en exposant à Paris dès 1913. Vers 1900, le peintre découvre l'air vif des hauteurs de Charlevoix et l'authenticité de ses habitants, dont l'artisanat frustre et vigoureux l'impressionne. Après un long séjour en France, Gagnon retourne à Baie Saint-Paul en 1909, puis partage ensuite sa vie entre Charlevoix, Paris et Montréal où il meurt en 1942.

La place exacte de Clarence Gagnon dans l'art n'est pas facile à déterminer, car il se nourrit d'un impressionnisme adapté avec fermeté aux réalités visuelles du paysage champêtre québécois, se situant entre le modernisme dont il fait preuve au début de sa carrière et les attitudes réactionnaires qu'il affiche, surtout pendant les dix dernières années de sa vie, soit durant sa cinquantaine. À cet égard, Clarence Gagnon est un précurseur, car il a conscience du patrimoine national et passe sa vie à essayer de le préserver. Il s'intéresse à l'artisanat et au mobilier traditionnel. Ses efforts incessants pour faire connaître à l'étranger - à Paris surtout - l'art de son pays, aboutissent, en 1927, à la grande exposition du Jeu de Paume, dont il est le principal organisateur. Pour Clarence Gagnon, rien n'est facile; sa réussite découle d'un travail acharné, d'efforts constants; et il ne bénéficie de l'aide d'aucun gouvernement, fédéral ou provincial. Il veut, par son art, faire connaître et faire respecter sa province natale à l'étranger et dans le reste du pays, et son plus grand succès, les illustrations de Maria Chapdelaine, est le



point d'aboutissement de toute cette ambition. Il demeure l'exemple de l'artiste exilé, qui jamais ne renie ni sa race ni son pays.

Au Musée national des beaux-arts du Québec, du 7 juin au 10 septembre 2006, a lieu la première grande rétrospective consacrée à cette artiste incontournable. L'exposition offre un parcours comprenant toutes les facettes du travail et de la carrière artistique de Gagnon. Plusieurs de ces oeuvres proviennent de collections privées, rarement accessibles au grand public. Du romantique jardin du Luxembourg à Paris au Ponte della Paglia à Venise, en passant par des plages à Saint-Malo et à Dinard, la tombée du jour à Sienne, le mont Saint-Michel le matin, ainsi que les merveilleux paysages de Charlevoix, des Laurentides ou de la Côte-Nord, voilà l'exposition CLARENCE GAGNON, 1881-1942.

Rêver ce "paysage" mérite amplement le détour à Québec!

Hedwige Asselin
Historienne et critique d'art.

© Tout droits réservés. Toute reproduction en tout ou en partie est interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur